TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE — N° 10 247 46 PAGES DERNIÈRE ÉDITION MARDI 10 JANVIER 1978

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry Directeur : Jacques Fauvet

1,60 F
Algérie, 1,50 DA; Maroc, 1,60 dir.; Tunisie, 130 m.; Allemagne, 1 DM; Autriche, 11 sch.; Belgique, 13 fr.; Canada, 1 $ C.D.; Danemark, 2,50 kr.; Espagne, 30 pes.; Grande-Bretagne, 30 p.; Grèce, 20 dr.; Iran, 80 rls; Italie, 350 l.; Liban, 175 p.; Luxembourg, 13 fr.; Norvège, 3 kr.; Pays-Bas, 1,25 fl.; Portugal, 17 esc.; Suède, 2,80 kr.; Suisse, 1 fr.; U.S.A., 85 cts; Yougoslavie, 10 din.
Tarif des abonnements page 26
5, RUE DES ITALIENS
75427 PARIS - CEDEX 09
C.C.P. 4235-23 Paris
Télex Paris n° 650572
Tél. : 246-72-23

L'Algérie veut réduire les importations de produits français

LIRE PAGE 40

LE DÉVELOPPEMENT DES CONTROVERSES A L'APPROCHE DES ÉLECTIONS

Le gouvernement définit ses objectifs face à une opposition qui demeure divisée

Favorablement accueillis par les représentants du Centre des démocrates-sociaux et du parti républicain, et crédités d'un « préjugé favorable » du président du parti radical, les « objectifs d'action pour les libertés et la justice » définis samedi 7 janvier par M. Barre n'ont fait l'objet d'aucun commentaire de la part du Rassemblement pour la République. C'est seulement dans la soirée de lundi que le conseil politique du R.P.R. et le bureau du groupe gaulliste de l'Assemblée nationale, réunis conjointement sous la présidence de M. Jacques Chirac, devaient faire connaître leur sentiment sur le « programme de Blois ». Cette réunion devait être précédée, lundi à 19 heures, d'une nouvelle intervention du chef du gouvernement devant le « Club de la presse » d'Europe 1.

A gauche, le malaise s'accentue avec la décision qu'a prise la conférence nationale du P.C.F. de ne pas s'engager sur sa tactique électorale avant le premier tour des élections législatives des 12 et 19 mars, et avec l'approbation par la convention nationale du P.S. d'un texte qui reprend l'idée d'un référendum sur la politique nucléaire.

M. Mitterrand a précisé que si la gauche obtenait la majorité des sièges à l'issue des élections, le parti socialiste proposerait de nouveau à ses alliés une plate-forme de gouvernement fondée sur le programme commun de 1972 actualisé par le P.S., mais il a fait grief au P.C.F. de faire passer ses propres intérêts électoraux avant le service de l'union de la gauche.

M. Giscard d'Estaing, qui entreprend, mercredi 11 janvier, un voyage officiel de cinq jours en Côte-d'Ivoire, recevra, à son retour, les dirigeants des formations de la majorité. M. Chirac aura, d'ici là, réuni à Paris, le jeudi 12 janvier, pour une séance de travail, l'ensemble des candidats investis par le R.P.R.

● LES DÉBATS DE LA GAUCHE

La discorde s'accroit entre P.C. et P.S.

A partir du moment où MM. Mitterrand et Marchais s'accusaient mutuellement de se comporter en « alliés objectifs » de M. Barre, ce qu'ils s'étaient employés à faire tout au long du week-end des 10 et 11 décembre, il n'y avait plus grand-chose à attendre d'une union de la gauche au sein de laquelle les fissures ne cessaient de s'élargir depuis la rupture du 23 septembre. La conclusion d'un accord électoral avant le premier tour des élections législatives de mars 1978 apparaissait plus aléatoire que jamais.

Il n'y a plus désormais le moindre doute. Il est parfaitement clair que la gauche ira à la bataille du 12 mars dans le désordre, et que son électorat sera sollicité par deux formations qui se disputeront les voix dans un climat d'agressivité et de surenchère, et non plus d'émulation.

RAYMOND BARRILLON.

(Lire la suite page 16.)

● LE PROGRAMME DE BLOIS

Plus de continuité que de changement

« *Nous choisissons la réforme, non le bouleversement.* » La formule de M. Barre, à Blois, correspond assez bien aux « objectifs d'action » qu'il a présentés. Mais elle exagère peut-être un peu leurs effets dans la mesure où ce programme traduit plus la continuité que le changement.

Les innovations n'y sont pourtant pas négligeables en matière économique et sociale. Promettre la pause des charges fiscales et sociales pour vingt et un mois répond au vœu permanent des chefs d'entreprise, qu'inquiète la concurrence accrue de l'étranger ; à celui aussi de bien des citoyens, toujours prêts à demander « *plus à l'Etat et moins aux contribuables* ». Vouloir revenir progressivement à la liberté des prix dans la concurrence, après avoir bloqué — puis réglementé — les tarifs et toléré on ne sait combien d'ententes patronales, marque un sourl nouveau.

GILBERT MATHIEU.

(Lire la suite page 13.)

Le président Carter et les communistes européens

La rencontre Carter - Mitterrand, vendredi dernier, et la nouvelle dégradation de la situation politique en Italie amènent de nouveau à s'interroger sur l'attitude de Washington à l'égard des grands partis communistes ouest-européens et de leur éventuelle participation au pouvoir.

Certaines ambiguïtés avaient pu laisser croire, au début de l'administration de M. Carter, que les Etats-Unis pourraient ne pas voir d'un trop mauvais œil un parti communiste faire son entrée au gouvernement à Paris, Rome ou Madrid, sans parler de Lisbonne. Dès le mois d'avril 1977, Washington avait remis les choses au point en faisant diffuser par le département d'Etat une déclaration de « non-indifférence » affirmant que la coopération américano - européenne « pourrait être entravée si ces gouvernements [d'Europe occidentale] venaient à être dominés par des partis politiques dont les habitudes particulières, les idées et les pratiques sont étrangères à nos principes démocratiques fondamentaux et aux intérêts communs sur lesquels sont fondées nos relations avec l'Europe occidentale ».

C'est cette position de principe que le président Carter a rappelée la semaine dernière à M. Mitterrand. Ses services de presse ont pris bien soin de le faire savoir, comme s'il s'agissait de ne pas froisser M. Giscard d'Estaing. En saluant en même temps le « rôle bénéfique » joué par le leader du parti socialiste français, le président américain s'est prêté, qu'il en ait eu conscience ou non, à une manœuvre qui ne saurait que réjouir l'Elysée, puisqu'elle ne pouvait que creuser un peu plus le fossé qui sépare communistes et socialistes. Nul doute que, pour Washington, la querelle de la gauche française constitue la meilleure garantie contre une arrivée du parti communiste au pouvoir. A quel bon, dans ces conditions, en revenir à la méthode des excommunications majeures chère à M. Kissinger ?

En Italie, les perspectives sont plus sombres pour les Etats-Unis. Le parti communiste veut profiter de la nouvelle aggravation de la situation politique, économique et sociale, pour imposer à la démocratie chrétienne son entrée au gouvernement. L'Etat de dégénérescence dans lequel se trouvent les forces conservatrices italiennes inquiète tout particulièrement les dirigeants américains. Que faire ? On se pose la question à Washington, où vient d'être rappelé pour consultations l'ambassadeur à Rome, M. Richard Gardiner. Des mises en garde discrètes ont déjà été effectuées, mais certains conseillers de M. Carter seraient maintenant favorables à une prise de position publique, dans le style de l'administration précédente.

Une telle démarche constituerait un camouflet pour les dirigeants les plus modérés du parti communiste italien, qui n'ont cessé depuis plus d'un an de rechercher une amélioration de leurs relations avec Washington. Le dernier épisode de cette « normalisation » a été l'ouverture, outre-Atlantique, d'un bureau de « l'Unità », quotidien du parti qui publie depuis plusieurs mois des articles et des reportages fort modérés sur les Etats-Unis.

Une mise en garde américaine contre le « danger communiste » en Italie — dont l'efficacité ne serait d'ailleurs nullement garantie — serait extrêmement regrettable : si personne ne peut empêcher les Etats-Unis d'avoir leurs préférences, ce n'est pas à eux à dire ce qui est bon ou mauvais pour un pays européen. C'est aux citoyens de ce pays, et à eux seuls.

25 % ?

Le parti communiste n'a pas attendu sa conférence nationale pour refuser d'être une « force d'appoint ». On le comprend. Depuis la guerre, il a toujours été le premier parti de gauche. On comprend plus mal qu'il veuille le rester au prix de la défaite de la gauche. Il sera bien tard de donner le rassemblement et la charge entre les deux tours si jusqu'au premier les anciens alliés ont passé leur temps à se combattre plutôt que de s'en prendre à leur commun adversaire ! Mais, le parti communiste n'étant pas un parti comme les autres, sa logique et son arithmétique ne sont pas celles des autres.

La gauche étant généralement créditée d'un peu plus de 50 % des voix, en revendiquer 25 pour soi, c'est, compte tenu de l'apport des radicaux, exiger du parti socialiste qu'il s'en tienne à des prétentions au-dessous du parti communiste.

Dans ce but ou cet espoir, le P.C. ne relâchera pas ses attaques contre le P.S. jusqu'au 12 mars. En oubliant que le nouveau parti socialiste lui a pris deux d'électeurs et que les deux formations avaient d'ailleurs progressé de concert en 1973 ? En oubliant que, déçus, désorientés, découragés, plus encore par le ton que par le fond de la querelle, nombre d'électeurs socialistes ou même communistes risquent de retourner là d'où ils étaient venus : la réserve centriste et l'armée des abstentionnistes ? En oubliant que, même s'il avait moins d'électeurs et d'élus que le parti socialiste, le parti communiste resterait, par son organisation, son implantation, son influence, une force qui, elle, n'est pas d'appoint dans le pays et les entreprises ? En oubliant enfin l'histoire ?

Le 10 novembre 1946, le P.C. avait atteint 28,2 % (Recul absolu. Qu'est-ce que cela a changé ? Six mois plus tard, il était écarté du gouvernement Ramadier (socialiste).

Dix ans après, le 2 janvier 1956, il atteignait 25,9 % des voix. Qu'est-ce que cela a changé ? Six mois plus tard, il passait dans l'opposition ouverte au gouvernement Guy Mollet (socialiste).

J. F.

(Lire la suite page 16.)

LES GRILLES DU TEMPS

Entretien avec Simone de Beauvoir

Simone de Beauvoir fête, ce lundi 9 janvier, son quarante-dix ans. L'auteur de « la Vieillesse » semble vouloir aller vers le cap de cet ouvrage. Son œuvre d'écrivain n'est certaine achevée mais pour le moment, elle se consacre particulièrement à l'adaptation de plusieurs de ses ouvrages qui vont être portés à l'écran. Elle poursuit d'autre part son action de « féministe radicale », comme elle se définit elle-même, auprès des « ouvrières et des travailleurs immigrés » et surtout dans et par les mouvements de jeunes femmes qui l'entourent.

Dans l'entretien qu'elle a accordé au « Monde » pour « Les grilles du temps », elle a souhaité s'exprimer essentiellement sur le [illegible] et la situation des femmes dans la France d'aujourd'hui [illegible] et une [illegible] qui [illegible] verra. [illegible] comprendre [illegible] Avec moins d'optimisme même que lorsque, il y a trente ans, elle écrivait son œuvre majeure : « le Deuxième Sexe ».

I. — « J'ai pensé que la victoire des femmes serait liée à l'avènement du socialisme. Or le socialisme, c'est un rêve »

« *On ne naît pas femme : on le devient.* » *C'était l'une des idées centrales du Deuxième Sexe. Trente ans après, maintenez-vous cette formule ?*

— Je la maintiens tout à fait. Tout ce que j'ai lu, vu, appris pendant ces trente années m'a complètement confirmée dans cette idée. On fabrique la féminité comme on fabrique d'ailleurs la masculinité, la virilité. Il y a eu beaucoup d'études très intéressantes de psychanalystes, de psychologues, ou autres, pour démontrer ce fait.

» En particulier, le livre d'une Italienne, Belotti, *Du côté des petites filles*, qui a montré d'une façon très détaillée, à partir d'une expérience de femme qui a travaillé dans des maternelles ou auprès de jeunes mères, que l'éducation de l'enfant, garçon ou fille, est différente dès les premières années. Elle diffère par exemple dans la manière de donner le sein à l'enfant, dans la manière de le traiter. Et puis, quand il devient un peu plus grand, on ne lui parle pas de la même façon, on lui dit : « *Un petit garçon doit faire cela* » ou bien « *une petite fille doit faire cela* », et ainsi de suite.

» Ce livre montre très bien comment on fabrique la féminité qu'on nous présente comme une espèce d'instinct et de donnée et comment on fabrique également la masculinité. Quand un petit garçon de cinq ou six ans veut faire la cuisine, on lui dit : « *Ce n'est pas à toi de le faire, c'est un travail de petite fille.* »

» Par conséquent, la société met l'empreinte dès les premiers jours sur l'enfant, mâle ou femelle, de manière à fabriquer à partir de là, conformément aux exigences de notre civilisation d'aujourd'hui, un homme qui soit ce qu'on appelle un homme et une femme qui soit ce qu'on appelle féminine. Donc, je crois absolument qu'il y a de profondes différences entre les hommes et les femmes, au désavantage des femmes d'ailleurs dans l'ensemble — dans l'ensemble, parce qu'il y a de rares exceptions. Ces différences viennent pas des natures féminines ou masculines, mais de l'ensemble culturel. Je crois à cela de plus en plus.

Propos recueillis par PIERRE VIANSSON-PONTÉ.

(Lire la suite page 2.)

UNE CASTE VUE PAR E. BEAU DE LOMÉNIE

Les dynasties bourgeoises

L'actuel vocabulaire politique charge les « monopoles » des insondables noirceurs attribuées aux « deux cents familles » sous le Front populaire. Multiformes, envahissants, ceux-ci incarnent comme celle-là des forces mystérieuses, invincibles mais inspirissables. Entre les deux groupes, l'éternelle bourgeoisie quotidiennement vilipendée depuis cent trente ans par Marx et ses successeurs assure, dans l'esprit public, une liaison à la fois clandestine et permanente. Mais si retorse qu'elle soit, une classe sociale défend-elle ses intérêts avec la précision, l'opiniâtreté qu'un individu, un parti, mettent au soutien des leurs ? La dispersion, les inévitables conflits individuels, n'entravent-ils pas, nécessairement, les réflexes collectifs ?

A ces questions élémentaires, l'œuvre massive commencée par Emmanuel Beau de Loménie en 1943, conclue trente et un ans plus tard, peu avant son décès, répond par cinq volumes sans doute inégaux, souvent perspicaces, remarquablement bien documentés. Ce travail colossal, par son étendue, ses richesses, expose minutieusement par quels précédés très simples une caste étroite s'empara de l'Etat en 1789, et ne l'a plus lâché depuis lors. Cette opération lestement conduite ne réclama jamais des effectifs considérables. Comme les Montmorency, les Luynes, les Rohan, les La Rochefoucauld, entourèrent le trône sous l'Ancien Régime, sans mêler les hobereaux besogneux aux intrigues ni aux profits de la Cour pendant plusieurs siècles. Les notables roturiers promus par la Révolution de 1789 s'approprièrent pareillement les bénéfices du pouvoir, sans rien en partager avec les classes moyennes qu'ils représentaient. Quelques hommes entreprenants, placés aux bons emplois, de pères en fils, assurèrent le succès de l'opération.

GILBERT COMTE.

(Lire la suite page 22.)

AU JOUR LE JOUR

Rien n'est perdu

Ainsi ce n'est qu'un soir du premier tour des législatives que nous saurons si le parti communiste fugera utile de reporter d'union de la gauche. Nous savons déjà que le 21 % de voix actuellement accordés par les sondages sont insuffisants « aux yeux de M. Georges Marchais, et que c'est seulement à partir d'un seuil tendant vers les 25 % qu'il accepterait de reconsidérer sa position actuelle.

On fugera peut-être excessives, voire irréalistes, les exigences des communistes. Pourtant il nous semble que tout reste possible : d'abord les sondages peuvent s'amender d'ici le soir du premier tour, ensuite le secrétaire général du P.C.F. n'a pas définitivement claqué la porte de l'entente puisqu'il a renoncé à placer la barre des sous à 30 % et qu'il n'a pas encore demandé à François Mitterrand de voter pour Georges Marchais.

BERNARD CHAPUIS.

Centro de Documentação e de Publicações CIMO

idées

FEMMES

Entretien avec Simone de Beauvoir

(Suite de la première page.)

— *Et vous estimez aussi que la situation des femmes n'a pas sensiblement évolué. Vous avez écrit dans* Tout compte fait : « J'ai cru trop vite, quand j'ai écrit *le Deuxième Sexe*, à une proche victoire des femmes. »

— Oui, j'ai cru trop vite, parce que j'ai pensé que la victoire des femmes serait liée à l'avènement du socialisme. Or le socialisme, c'est un rêve. Il n'existe nulle part. Les pays que nous appelons socialistes aujourd'hui ne le sont pas du tout.

» Et d'autre part, dans ces pays dits socialistes, la situation des femmes n'est pas meilleure que dans les pays capitalistes. Enfin, peut-être qu'en U.R.S.S. quelque chose se passe : les femmes travaillent davantage. Pour moi, c'est une des choses essentielles : la femme doit avoir son independance économique. Elle l'a certainement plus en U.R.S.S. Seulement cela n'empêche pas qu'elle coutelle toujours son travail à la maison. Il y a eu quantité de nouvelles ou de romans russes qui ont montré ça très bien.

» Il faut que la femme existe, elle et elle est un grand patron, une chirurgienne réputée. Il faut que ce soit elle qui fasse ensuite le ménage, la cuisine, mette le couvert, etc., qui fasse les courses, et elle a donc une double charge. Par conséquent, je ne crois plus du tout que la situation des femmes soit liée à l'avènement du socialisme, que l'amélioration de la situation des femmes soit liée au développement du socialisme.

Leur hostilité vient de notre émancipation

— *En France, les choses n'ont pas bougé ?*

— A mon avis, elles ont un peu empiré. C'est-à-dire qu'il y a infiniment plus de viols, infiniment plus d'agressions des hommes contre les femmes.

— *Vous croyez qu'il y en a plus ?*

— Oh oui ! Il y en a plus !

— *N'est-ce pas plutôt qu'on en parle plus ?*

— On en parle plus parce qu'il y en a plus. Je vois tous les témoignages que je recueille, qui des amies recueillent, par exemple dans leurs classes. D'une part, on en parle plus parce que nous encourageons les femmes à dénoncer les viols, alors qu'elles n'osaient pas en parler. Mais il y en a beaucoup plus.

» Quand je me rappelle ma jeunesse ou celle de ma sœur, ou celle d'amies de ma sœur, il y avait de temps en temps des types qui sifflaient sur notre passage, qui rigolaient, mais c'était très peu.

» Je n'ai jamais été obligée de quitter un cinéma parce que j'étais seule. Alors que je vois quantité de jeunes amies qui ne peuvent plus aller au cinéma seules, qui ne peuvent pas se promener dans la rue seules, qui ressentent des agressions inacceptables d'une manière très forte et même à domicile.

» Je crois qu'il y a une hostilité des hommes qui vient justement de l'émancipation des femmes, qui les rend beaucoup plus agressifs et beaucoup plus dangereux qu'ils n'ont jamais été.

— *Mais il y a eu émancipation ?*

— Il y a une certaine émancipation. Sur le plan sexuel certainement. Il y a l'émancipation due à la contraception et due, quand même, à la loi sur l'avortement, qui est terriblement (pas) appliquée parce qu'en fait je ne sais pas combien il y a d'avortements légaux par an, mais il y en a très très peu, et il y a encore une énorme quantité d'avortements clandestins. Il y a eu également une certaine émancipation, en ce qui concerne la tolérance des couples non mariés, des parents ou du milieu : il n'est plus exigé que la jeune fille arrive vierge au mariage.

» Il y a une certaine émancipation sexuelle, ce qui n'est pas grand-chose, parce que la vraie émancipation, ce n'est pas la que ça se situe, ça se situe sur le plan du travail, du travail économique et des possibilités de réussir sa vie, etc. Là, il y a quelques femmes qui ont obtenu des promotions.

» Nous, les féministes, nous as appelons des femmes-alibis parce que, par exemple, Mlle Chopinet ayant été reçue première à Polytechnique — ce que, certes, je ne lui reproche pas — servait d'alibi pour que les hommes disent : « *Maintenant, vous pouvez toutes être premières à Polytechnique* », ce qui est faux, parce que pour, ça il faudrait que les parents investissent dans l'éducation d'une fille autant que dans l'éducation d'un garçon, ce qu'ils ne font absolument pas. C'est exceptionnel que des parents investissent dans les études d'une fille autant que dans l'éducation d'un garçon.

— *Vous disiez, en 1967, dans nos entretiens avec Jeanson :* « Le féminisme c'est une manière de vivre individuellement et de lutter collectivement » *et* « *Vivre le féminisme individuellement, comment ? Et lutter collectivement, comment ?*

— Je garderai toujours cette formule, c'est-à-dire que, individuellement, on peut essayer de s'affranchir des contraintes économiques qui pèsent contre la femme, on peut essayer d'avoir un métier, de travailler au-dehors, de faire une carrière. Cela dit, c'est dangereux parce que notre but, à nous, ce que nous appelons le féminisme radical, ce n'est pas de prendre la place des hommes, pour retomber dans les mêmes défauts qu'eux. Parce que les qualités singulières que peuvent avoir les femmes sont la conséquence de leur oppression : elles n'ont pas cette sorte de rivalité forcenée qu'ont les hommes, ce sens du sérieux, ce sens du rôle à jouer et ce goût au pouvoir.

» Nous ne souhaitons pas que les femmes prennent ce goût du pouvoir et tous les défauts des hommes.

» Cela dit, il y a, en effet, plus de carrières qui s'ouvrent aux femmes aujourd'hui. C'est certain. Seulement, dans beaucoup de cas, les carrières ouvertes se maintiennent à des niveaux assez bas.

» Par exemple, il y a beaucoup de femmes qui pourront faire leur droit et être avocates, mais la plupart d'entre elles seront simplement aides dans un cabinet d'avocat et feront un travail subalterne. Il y en a très peu qui arriveront à devenir des avocates, avec un cabinet à elles. De même les médecins. Elles sont plus ou moins cantonnées dans la médecine des enfants ou dans la médecine sociale et elles sont beaucoup moins considérées que les médecins en général.

» C'est pour tout ainsi. On leur ouvre des carrières, mais à petits doses et sans que la considération publique les aide à pouvoir s'accomplir.

— *Il y a quand même une féminisation considérable dans certains secteurs, par exemple l'enseignement.*

— Oui, mais dans la mesure où une carrière se féminise, elle est dévaluée. Par exemple, en U.R.S.S., il y a une féminisation de la médecine ; presque tous les médecins sont des femmes ; du coup, on considère maintenant le fait d'être médecin comme on considérait avant le fait d'être infirmière. Et l'enseignement également est considéré comme une carrière assez secondaire qui deviendrait plutôt l'homme qui l'a choisie.

— *Depuis quand vous définissez-vous comme « féministe radicale » ? Depuis pas très longtemps au fond ?*

— C'est-à-dire que j'étais féministe — je l'ai dit, par exemple, à Jeanson — dans la mesure où, féministe, pour moi cela voulait dire que je réclamais une identité de situation entre l'homme et la femme, et égalité radicale entre l'homme et la femme. Mais, puisque nous partions tout de l'heure de travail collectif, il n'y avait pas de travail collectif féminin qui vraiment m'intéressât.

» C'est seulement depuis 1971 [illegible] qu'on m'entraîne de plus en plus [illegible] qui m'on contacte [illegible] pour [illegible] mes de l'avortement, avec qui j'ai commencé à travailler, tout à fait en sympathie, parce qu'elles étaient féministes, pas pour prendre la place des hommes, mais pour changer le monde tel qu'il est fait par les hommes. Et cela est une chose beaucoup plus intéressante à mes yeux. »

Propos recueillis par
PIERRE VIANSSON-PONTÉ.

Prochain article :

« LE FÉMINISME MAINTENANT REPRÉSENTE UNE FORCE »

LIBRE N° 1

Maintenant *C. Lefort*

Chine : Plus jamais d'empereur *C. Cadart*

Hongrie 56 : Quelle révolution ? *C. Castoriadis, C. Lefort, M. Luciani*

Archéologie de la violence *P. Clastres*

Deux époques de la folie *G. Swain*

Sade et Fourier *S. Debout*

LIBRE N° 2

Guerre, religion, pouvoir : des sociétés primitives à l'Etat *A. Adler, P. Clastres, M. Gauchet, J. Lizot*

Aspects de l'ordre léniniste : police, culture *M. Heller, J.-P. Morel, J.-F. Peyret*

D'une rupture dans l'abord de la folie *G. Swain*

PAYOT
106, Bd Saint-Germain 75006 PARIS

L'engagement féministe d'une œuvre et d'une vie

RUE Schoelcher. La porte est ouverte par Simone de Beauvoir, les yeux couleur sourire. L'accueil est chaleureux, comme l'univers ouaté de son studio. Entre les immenses rideaux de velours rouge et les livres, des poupées multicolores de tous pays observent à distance, muettes et dignes. D'autres souvenirs enveloppent le décor : d'autres regards, tels ces portraits où le noir et blanc se confond avec les photos en couleurs de Sartre et des intimes, visages d'avant d'après-guerre, visages d'aujourd'hui, qui ajoutent à la sensation de douceur et de calme. Beaucoup d'objets au rendez-vous : sur la table basse, une racine d'arbre, offerte par Violette Leduc ; entre deux grands coussins, un masque égyptien, qui occupe à lui seul un des canapés jaunes.

Alors, pour s'asseoir, il reste les fauteuils mauves. Dans cette atmosphère au passé-présent, on plonge d'emblée dans la vie de l'écrivain, dans ses amitiés proches ou lointaines.

Le bandeau de soie bleu turquoise qui entoure le visage de Simone de Beauvoir accentue l'amande de ses yeux vifs, prêts à capter tous les signes. Aussitôt le débat commence. Les voix s'élèvent : ce sont des femmes qui parlent, et c'est des femmes que l'on parle. Nous informons, Simone de Beauvoir propose simplement. Son féminisme ne se limite plus à l'écriture. C'est pourtant ainsi qu'il avait commencé.

L'authenticité

Dès son premier roman, l'invitée, les personnages principaux sont des femmes. Mais il leur attendre l'après-guerre pour que Simone de Beauvoir mette en [illegible] la condition féminine de [illegible] dans le Deuxième Sexe. [illegible] femmes, [illegible] à certains intellectuels la nécessité d'un engagement par l'écriture.

C'est en commençant à écrire le Deuxième Sexe qu'elle prend conscience de l'oppression des femmes. Ce n'était pas évident pour elle, puisqu'elle vivait isolée dans un cercle d'intellectuels d'hommes qui la traitaient en égale. Son écriture se relate qu'une réflexion théorique, qu'une distance vis-à-vis du sujet. Et ce que Simone de Beauvoir dénonce et explique dans son ouvrage, ce n'est qu'après sa parution qu'elle y fait face personnellement. Le pratique est venue après la théorie.

Ce livre suscite un tollé parmi le genre masculin : « La violence de ces réactions dit-elle, et leur bassesse m'ont laissée perplexe. » Alors que du côté des femmes la lecture du Deuxième Sexe est souvent ressentie comme une délivrance. Pour la première fois, les femmes se sont senties le droit à une existence différente. En brisant l'impression d'isolement, de résignation et de honte d'être femme, sa démarche intérieure préfigure déjà un engagement féministe en soi. Et la condition des femmes, dès lors, ne sera plus absente de ses écrits.

Les héroïnes de Simone de Beauvoir ne sont pas plus héroïques dans sa fiction que dans la réalité. Elles se cherchent ; elles se mentent, comme l'amoureuse et la narcissique du Deuxième Sexe. D'où leurs ruses, leurs tâtonnements. Souvent dans son œuvre, deux sœurs de femmes s'opposent par leur caractère. Anne, l'héroïne des Mandarins, qui sauve les Goncourt en 1954, assume ses désirs, même contradictoires, jusqu'à l'authenticité. Paula, l'amoureuse, au contraire, se perde dans l'illusoire gratification de l'autre — en l'occurence l'homme. Elle ne lutte pas pour une aire d'épanouissement, ni pour un travail professionnel, comme Catel qui a sauvé Anne.

Les ouvrages de fiction suivants décrivent un accident d'écriture. Abandonnant le huis-clos de l'écrivain et la raison irréfutable des philosophes, elle met en avant des situations des femmes ordinaires — et leur parole. Elle donne, sous forme de nouvelles (la Femme rompue, 1967) des témoignages de leur malheur et de leur isolement. Le style qui [illegible] femmes, [illegible] Bill, [illegible] prête de [illegible].

Laurence, dans les Belles Images, et Monique, dans la Femme rompue, vivotent dans leur cocon intérieur, se laissent écraser par la vie quotidienne et domestique jusqu'à l'asphyxie. La quarantaine pour Laurence, la cinquantaine pour Monique : une vie stérile et solitaire qui se tiraillent dans le désespoir. Les trois nouvelles de la Femme rompue ont été lues comme des tels divers. Et leur publication dans un magazine féminin à grand tirage n'a fait qu'accentuer le malentendu. Or ces nouvelles annoncaient, à travers le style le plus simple, épuré du rationalisme philosophique, la recherche d'un féminisme immergé dans la quotidien. C'est à cette époque, en 1967, que naîtrait le mot féministe au cours d'entretiens avec François Jeanson.

L'année 1972 ouvre la période militante par sa présence à le Mutualité les 13 et 14 mai de cette année-là, pour les journées de dénonciation des crimes commis contre les femmes, première manifestation publique du Mouvement de libération des femmes. L'automne suivant, son plus récent journal de souvenirs Tout compte fait, en dévoile, par touches d'aquarelle, l'effet profond sur sa vie. De plus, le ton du journal se personnalise. Auparavant, des Mémoires d'une jeune fille rangée à la Force des choses, le cours du temps ordonnait une série de situations où le récit tenait lieu d'analyse. A présent, ce n'est plus la cadrature d'une vie, mais le mouvement nové de ses goûts et de ses actions.

Une franchise terrifiante

A une période où, pour de nombreuses femmes, le moindre geste quotidien se charge d'une résonance politique. Tout compte fait aborde une pratique féministe qui ne se limite plus à l'écriture. Néanmoins la femme écrivain reste disertée sur ses rapports personnels à la lutte : actions qui dépassent de loin l'utilisation de sa propre notoriété.

C'est notamment l'exemple du courage moral et intellectuel, la recon constante d'homoïté et d'angoisse, ses remarques, d'une franchise parfois cruelle, mais toujours tonifiante. L'humour, aussi. Les délicatesses de harcèlement qu'a subitées à ses débuts le M.L.F. le font sourire ; ils lui évoquent les attaques partisies du « après-guerre contre l'existentialisme. Jole parfois, aussi, lorsque l'auteur du Deuxième Sexe accepte de consacrer un numéro entier des Temps modernes aux femmes, qui sont écrit par des militantes féministes, leur offrant une tribune d'où leurs voix seraient enfin entendues.

Il est difficile de conclure sur l'engagement féministe de Simone de Beauvoir. Après avoir bouleversé la vie de nos mères et assisté à l'émission de celle des filles révoltées de 1968, elle reste fidèle à cette idée que les femmes ont une tâche à accomplir : vivre.

CLAUDINE SERRE.

RÉPLIQUES

A la promeneuse solitaire

L'article de Mme Jacqueline Weyl « La promeneuse solitaire » (le Monde du 3 janvier) a attiré plusieurs réponses. Nous en avons retenu deux.

D'un homme

IL est de bon ton de « bouffer de l'homme ». Toute l'agressivité déversée sur celui-ci ne peut être que l'expression d'un refus plus profond de la femme à accepter sa condition dans la société actuelle. Mais l'homme n'a-t-il pas les mêmes difficultés à vivre sa condition, que ce soit sur le plan privé ou professionnel, par exemple ? Et pourtant, je ne le vois pas tirer à boulets rouges sur la femme pour épancher son amertume ou ses déstructions.

Je suis un homme et j'hésite, moi aussi, devant une « activité jusqu'à banale que le sexe » : j'hésite non seulement pour lever le pouce mais aussi pour monter quelqu'un à monter dans ma voiture. Assimiler l'insécurité à une différence de sexe est pour moi un amalgame que je refuse de faire ; dans le contexte social actuel, il me semble souhaitable de bien délimiter les responsabilités de chaque facteur.

Il faut que vous soyez bien mal [illegible] un tantinet provocantes pour attirer sur vous partout, à toute heure et en toutes circonstances des [illegible] mignonne ou quelques pas sur vos talons. C'est peut-être la contrepartie d'un avantage non négligeable que vous avez sur d'autres femmes. Je ne vous suivrai pas lorsque vous tentez de généraliser votre cas.

Je me promène suffisamment dans les rues de Paris pour constater que des femmes défendues font du lèche-vitrine ou s'assoient à la terrasse d'un café, et cela sans être importunées à tout instant. D'ailleurs, êtes-vous bien certaine de n'avoir jamais trouvé du plaisir à être interpellée ? Même dans votre adolescence ? Ou bien tout simplement parce que vous l'accepteiez de la personne qui le faisait ? Alors, soyez indulgente vis-à-vis d'hommes qui n'ont pas mûri aussi rapidement que vous. Dans quelques années, vous serez délivrée de cette petite corvée quotidienne.

Et ne pensez-vous pas que ces petits inconvénients — dont vous pourriez sourire — sont plus agréables à supporter qu'une société où les « êtres humains » se croiseraient sans se voir, sans spontanéité, sans impulsivité, comme des robots. Un regard, un sourire, une connivence éventuelle, peuvent être très beaux ; pourquoi ne pas chercher à s'apprécier ? Essayez de déposser la seule image que vous inspire l'homme dans la rue : celle du « cochon qui sommeille ».

Que ce soit sur le plan politique, religieux, social, culturel, racial ou autre, la société est suffisamment divisée pour qu'il ne soit pas nécessaire de cultiver la haine entre deux nouveaux blocs : celui des femmes et celui des hommes. Faire front ensemble aux vicissitudes de la vie est un meilleur moyen pour aboutir à un épanouissement commun.

GERARD DOUSSON.

D'une femme

OUI, c'est vrai, il y a des hommes encombrants, dans le métro, sur les bancs des squares, sous les cartes, parmi les amis, même. Faut-il pour autant les punir tous et, par crainte du viol, « par le regard, le rire, le sifflet, la réflexion au passage, le coup de klaxon », les chatrer en bloc ? Quel gâchis !

« Nous ne sommes pas en vitrine », écrit Jacqueline Weyl. *Mais si ! Tous un peu, sans différenciation de sexe, chacun cherche à se présenter à son standing, en un mot, à plaire. Devinez-vous, quelques unes descendre dans la rue pour proclamer que nous y prenons du plaisir ? Que, même, nous mettons tout en œuvre pour rester des femmes aussi longtemps que possible désirables ? Que nous nous refusons à tomber dans la pulldoberie victorienne, à cacher nos formes dans des housses à tondre nos cheveux et à rouler nos sourcils pour exister qu'en nous trouvant belles, appétissantes, et qu'on nous le dise. Tiè-re avec malaise ?*

Qui est « objet », celle qui le fait appel au celui qui mord à l'hameçon ? Et qui donc a « l'intellotte conquérante » ? Si l'on tient absolument à ce vocabulaire de combat — détestable, — convenons que l'homme et la femme sont au jeu de la séduction tour à tour sujet et objet, conquérant et conquis, et n'en faisons pas un drame. Les faibles seuls se croient toujours attaqués.

Il y a d'autres moyens que « la gifle » pour se débarrasser du gêneur trop entreprenant, d'autres moyens, aussi, que « la fuite ». « L'ignorance feinte » (qui rend pourtant bien des services), ou « la résignation » procèdent comme toute intentition. Le rire, par exemple, ou le dédain renvoyé à l'expéditeur sont plus « désarmants », peut rester dans le jeu guerrier.

« Dansons ! » (ton) que femme », c'est aussi désumer la force du désir que la nature a mis en l'homme, et dont on peut trouver agréable, sans chercher à mal, qu'il s'exprime par ce que les Espagnols nomment joliment des piropos. Mons droits assurément vers le tour du l'âge venu, et quelques décrépitudes, on pourra « se promener enfin anonyme ».

GINETTE GUITARD-AUVISTE.